

Libération

WEEK-END

LIBÉRATION SAMEDI 24 ET DIMANCHE 25 JANVIER 2015



Dans *C'est la faute à Le Corbusier*, un concert de funk rock live peut succéder à une vidéo. PHOTO BENOIT FORTRYE

SCÈNE Au Vingtième Théâtre, à Paris, Jean-Luc Paliès monte une «comédie urbaine» sur l'architecture des quartiers populaires.

Le Corbusier, la tour est jouée

Charles-Edouard Jeanneret, dit Le Corbusier, avait le genre de pittoresque qui aurait fait un bon personnage de théâtre. A défaut de sa personne, voilà son souvenir, et sa responsabilité dans les désastres urbains contemporains convoqués sur scène. Le spectacle s'appelle *C'est la faute à Le Corbusier* mais attention, aucune mise en accusation du maître devant le tribunal de l'histoire. Cette «comédie urbaine» est plutôt une rigolote façon d'aborder le lourd-problème-des-quartiers dans une farce mi-drôle mi-sérieuse.

Nous voici dans le local associatif d'une cité où répète le groupe de rock du coin. Débarque le gardien, un rien déjanté et habité par l'utopie de Brasília. Puis une sociologue de terrain qui récolte les témoignages vidéo des habitants, une étudiante en architecture, également chanteuse du groupe. Arrivent surtout, en visite éclair, les deux architectes en compétition pour rénover le quartier, Edouard Corbin et Géraldine Meyer. Ils ont bien l'intention de ne pas s'éterniser, mais voilà que le gardien les enferme dans le local. Ils vont être bien obligés de s'expliquer.

«Éponge». Interprété par Jean-Luc Paliès, qui signe la mise en scène, Corbin est l'archétype de l'architecte tout de noir vêtu, crâne rasé, non sans ressemblance avec quelques stars du métier, type Jean

Nouvel. Ultra-énervé par le fait d'être bloqué là, le personnage ne cache pas son mépris pour la «tarte à la crème» de la concertation et autres «idées des habitants du quartier». La femme architecte, avec ses cheveux roux, sa veste en cuir et son attention portée aux gens, est nourrie d'un autre modèle, un rien plus social. «Il faut être à l'écoute, une sorte d'éponge...» dit le personnage. On pense à Edith Girard, déçue en septembre, qui a, de fait, beaucoup inspiré Louise Doutreligne, l'auteur du texte.

Mais aucun besoin de ces références pour que le spectacle fonctionne. En sautillant de vidéos en sessions de funk rock live, la pièce amène, l'air de rien, des questions assez fondamentales : les habitants ont-ils des choses à dire ? En général, oui. Doit-on casser les grands ensembles ? Pas forcément. Un centre commercial peut-il vraiment prétendre donner un sens à l'existence ? Douteux. Et Le Corbusier, innocent ou coupable ? «Le Corbusier n'est peut-être pas plus responsable des grands ensembles qu'Einstein d'Hiroshima», répond Géraldine.

De ce spectacle, Jean-Luc Paliès dit qu'il «n'est pas documentaire», mais qu'il est «documenté». Pendant deux ans, multipliant les voyages et les rencontres, Louise Doutreligne et lui se sont construits une culture du sujet. Le Brasília d'Oscar Niemeyer que décrit leur personnage de

gardien, ils sont allés le voir. La Cité radieuse de Marseille, bâtie par Le Corbusier, les a manifestement enthousiasmés.

Vivier. Quant aux témoignages d'habitants qu'ils restituent dans les vidéos du spectacle, Doutreligne et Paliès ont commencé par les recueillir sur le terrain. Leur première approche du sujet est passée par du théâtre «de proximité», avec quatre pièces intitulées *les Modulors*, qu'ils jouaient dans des centres sociaux ou dans des appartements. Un vivier. «Nous avons plongé dans un domaine que nous ne connaissions pas, comme des ethnologues», résume Jean-Luc Paliès. *Il faut commencer par aller y voir de près.* Dans la pièce, ils n'ont rien laissé de côté. Ni la question des hauteurs (tours ou pas tours) ni celle de l'étalement pavillonnaire, du béton, des attributions de logements, des surloyers, de la mixité sociale et même du chemin de grue, technique qui permit de construire des barres à la chaîne. Rien n'est oublié. Le résultat est militant et joyeux à la fois. Que demande le peuple ?

SIBYLLE VINCENDON

C'EST LA FAUTE À LE CORBUSIER

de LOUISE DOUTRELIGNE

m.s. Jean-Luc Paliès au Vingtième Théâtre, 7, rue des plâtrières, Paris XX^e.

Jusqu'au 22 février.

Rens. : www.vingtiemetheatre.com